# L'altérité
# Etude de texte
# Quand l'altérité commet le mal.

**Sommaire** *(Cliquer sur le titre pour accéder au paragraphe)*

**********************

Quand l'altérité commet le mal. ..... 1
I. L'œuvre : La face d'un autre , Ed. Stock 1994. ..... 2
II. Le texte. Œuvre cité, p. 78. ..... 2
II.1. 1er mouvement : une scène dé-réelle. ..... 4
II.2. 2e mouvement : l'offensive. ..... 4
II.3. 3e mouvement : une impossible intimité. ..... 5
II.4. 4e mouvement : et si le narrateur était lui aussi une victime ? ..... 6
III. Mises en perspective. ..... 7

**********************

Le maintien de l'équilibre relationnel, réside dans l'adhésion tacite à un code moral. Rien de coercitif dans ce code mais plutôt des règles posées à chacun dans l'intérêt vital de tous. Ce cadre s'édifie sur l'adhésion, là encore tacite, au respect ou mieux à la dignité du prochain. Ce terme peut heurter parce qu'il appartient à un vocabulaire spécifique : celui de la tradition chrétienne. Pour demeurer neutre et pour ne pas s'enfermer sur ce qui pourrait être perçu comme trop doctrinal, réfléchissons à qui est ce prochain selon l'acception la plus large.

"Prochain" du latin *prope*, "près de". Autrement dit**, le prochain est celui que je côtoie inlassablement**. **Il est "mon semblable, mon frère"** (incipit de *Les Fleurs du Mal*, C. Baudelaire**) et cependant il me reste extérieur**. Par essence, il est distinct de moi et par-là me distingue de lui **: il est l'autre**.

Non seulement, l'autre contient cette **idée d'extériorité** essentielle mais aussi, il contient l'idée de charité. Là encore, le mot est à entendre dans son acception première : de *caritas*, "ce qui m'est le plus cher". Conçue ainsi, la charité est un acte a-religieux. Elle est nécessaire dans mon appréhension de l'autre et elle est à poser inlassablement.

Précisément, **c'est lorsque je cesse de poser cet acte, de faire la charité, que je romps le contrat initial avec mon prochain**. Et c'est à l'instant où l'autre cesse d'être le superlatif de moi-même que **le mal s'introduit**. De là, il m'est facile de dégrader cet autre, aussi bien moralement que physiquement.

Or, la littérature notamment, abonde de récits dans lesquels "Je" nuis alors que l'autre n'est que la victime subissant mes méfaits. C'est oublier trop souvent que l'autre peut rompre à son tour avec le contrat fondamental, et qu'il est lui aussi capable de mauvaises actions.


© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.

Fichier généré pour Visiteur (), le 31/05/2021

Culture Générale

L'altérité

Etude de texte

## *I. L'œuvre : La face d'un autre, Ed. Stock 1994.*

**Un chimiste nippon, suite à une explosion, se retrouve défiguré : des sangsues écarlates pullulent sans arrêt sur son visage. Sa laideur est telle qu'il se camoufle la face sous des bandages ; après quoi, il tente de reprendre une vie normale.** Malheureusement, la cohabitation avec son épouse devient vite un enfer. Le narrateur a constamment l'impression que sa femme l'évite, jusqu'à ne plus supporter son contact. L'ancien chimiste quitte son lieu de vie et dans son isolement décide, usant de son savoir, de se recomposer un véritable visage afin de reconquérir sa femme. La tâche est quasi démiurgique (imitant l'acte créateur de Dieu), puisqu'il ne s'agit pas d'un simple masque en celluloïd mais d'un visage doté d'une vraie peau qu'il lui faut trouver.

Le masque nécessite de prendre des traits humains Le protagoniste va, pour définir son nouveau visage, utilisé un vieux traité de physiognomonie - pseudo science très en vogue au XIXe siècle qui prétend pouvoir décrypter la psychologie de chacun d'après la forme et les traits du visage. Les principaux traits choisis, le chimiste va les imprimer sur la surface encore vierge du masque ; il ne lui "restera" qu'à "trouver" un épiderme supérieur afin de faire du masque, un véritable visage. Suivra une longue période d'"éducation" du faciès, jusqu'aux premières sorties...
Le masque une fois discipliné permet au narrateur, du moins il le croit, une liberté d'action vertigineuse.

Or, au fil des jours, le visage nouveau-né va conquérir son identité propre jusqu'à ne plus être en accord avec son créateur. Le masque arrivera à ses fins : passer une nuit avec la femme du narrateur. En résultera une jalousie pathologique entre Pygmalion[1] et son masque. Pour le narrateur savoir que son épouse l'a trompé avec un masque, autant dire avec un autre que lui-même, est intolérable. Il va donc décider le passage à l'acte : celui de supprimer sa femme. Finalement, le meurtre n'aura pas lieu et l'épouse avouera à son mari qu'elle s'apprête à quitter, que toujours elle l'aura démasqué ; toujours elle aura été spectatrice et actrice consternée de son jeu.

## *II. Le texte. Œuvre cité, p. 78.*

Le passage se situe au moment où le narrateur chercher à acheter l'épiderme supérieur d'un inconnu. Les deux hommes sont dans un restaurant. Le narrateur propose une somme dérisoire à son interlocuteur qui, bien que mis mal à l'aise par le bandage, parvient malgré tout à rester neutre. Brusquement, l'homme sans visage saisit combien il fait peur et combien cette peur lui confère de la supériorité. De relativement poli, il devient offensif :

[1] Personnage mythologique qui tombe amoureux de la statue qu'il a façonnée d'une femme en ivoire parfaitement ressemblante, qu'il finira par obtenir des dieux comme épouse vivante.


© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.

*“ Si cet homme avait gardé un jugement pondéré, il se serait certainement rappelé la condition tout à fait réaliste de dix mille yens. On ne peut pas acheter grand chose avec cette somme. Au lieu de se plonger dans ses réflexions, il aurait été de sa part plus raisonnable de me demander l'explication de cette expression bizarre (“ céder ce visage qui est le tien”). Je suis certain, qu'accablé par la présence de mon pansement, son esprit était contracté et torturé comme s'il avait dû raisonner en état de rêve. J'avais eu de la perspicacité en choisissant le restaurant. J'étais heureux aussi qu'il pût se trouver plus gêné par mon pansement que par ce qui se trouvait dessous. Il lui barrait le passage comme les barbelés encerclant une position.*

*Dès que j'eus pris conscience de cela, un changement se produisit en moi. Ce fut comme un prestidigitateur qui agite son mouchoir, et, comme une chauve-souris qui surgit soudain d'un coin d'espace invisible, je me muai en un impitoyable assaillant et dardai des crocs acérés vers le cou de mon adversaire.*
*“ J'ai dit "visage". Mais il s'agit simplement de la peau. Je voudrais pouvoir l'utiliser en lieu et place du pansement ”.*

*Son expression devint de plus en plus vague. Il fumait en tirant bouffée sur bouffée, semblant avoir complètement oublié son rôle du début. J'avais d'abord tout d'abord pensé à lui révéler, jusqu'à un certain point, mon secret, afin de vaincre sa résistance. Sous mon pansement, je souriais discrètement, et un peu amèrement. Satisfaire sa rancune est parfois une bonne méthode, et hygiénique. ”*

**Kôbô Abé**, *La face d'un autre* (p.78)
Ed. Stock 1994

Nous nous proposons d'analyser, au travers de ce texte, une **relation à l'altérité à ce point détériorée, à ce point dépourvue de charité qu'elle se meut en un incroyable rapport entre deux enveloppes charnelles.** Or, peut-on seulement vivre en n'accordant plus à l'autre sa part d'humanité ? Qu'est-ce qui peut conduire à un tel rejet du prochain ? Dans cette relation dé-naturée, l'autre n'est-il pas lui-même à mettre en cause ?

Dans ce texte, le lieu, un espace public, est volontairement choisi pour sa neutralité. Par conséquent, les visages acquièrent une valeur d'autant plus importante. Or, pour comprendre pleinement ce passage, il faut saisir pleinement ce qu'est un visage.

**Le visage est une complexion de traits qui confère à chacun une identité plastique et qui par-là différencie le soi de l'autre**. Mais le visage est un lieu qui va bien au-delà du simple dessin. **Il est le lieu où je situe préférentiellement mon identité**. **Il est l'espace où se loge ma fragilité**.


© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.
Fichier généré pour Visiteur (), le 31/05/2021



Dans ma relation à l'autre, le visage est l'interface entre moi et l'autre ; "interface" signifiant cette mince part de moi-même que, telle une frontière je donne à voir, j'expose sans que pour autant l'autre puisse aller plus loin. Cette notion d'interface signifie que je donne sans donner ; que je montre sans montrer ; que ce que l'on croit avoir saisi, se dérobe au regard de l'autre. Cette notion d'interface synonyme de frontière, signifie également que le visage me circonscrit et me différencie de l'autre. Par mon visage, je deviens pour l'autre une terre étrangère. Bien évidemment cette étrangeté est décuplée lorsque intervient la défiguration, "superlatif du handicap" puisque "handicap d'apparence" (D. Le Breton, *Des Visages*).

### II.1. 1er mouvement : une scène dé-réelle.

Tout le roman, et cette scène y compris, sont non situés. Il s'agit d'abord d'un parti pris de l'auteur qui a toujours souhaité ne pas "japoniser" son œuvre ; il s'agit aussi d'un désir d'universalité. Le livre, bien qu'abondant en détails techniques, peut se lire comme **une fable, une parabole de l'incapacité à être soi vis-à-vis de l'autre**.

Le restaurant est un lieu choisi délibérément neutre par l'auteur, pour que nous lecteurs, nous puissions y déposer n'importe quel lieu. Le restaurant est voulu neutre également de façon à ce que le narrateur puisse faire ses tractations (acheter un visage ) sans être vu. On parlera donc davantage de **clandestinité**. Et tel est bien le cas de l'homme bandé car, plus que son acte, c'est son visage qu'il doit dérober aux regards. Il le fait du reste, en conservant ses bandages (médicalement rien ne dit qu'ils soient encore nécessaires). En somme, afin d'éviter d'être dévisagé, de lui-même, il se dévisage, il se prive de faciès. Ainsi, nous avons à faire à un héros invisibilisé.

Par ailleurs, l'autre personnage n'est pas décrit. Il a encore moins de substance que son interlocuteur. Mais là encore l'anonymat est preuve de l'illégalité de la tractation et, volonté pour l'auteur, de toucher à l'universel. Plus encore, l'inconnu à la vue du bandage semble se dissoudre un peu plus. Il fume compulsivement, et on l'imagine pris dans un écheveau de fumée. Et surtout, le pansement le tétanise : Il voit un assemblage de bandelettes qui le soustraient à l'évidence du visage. Ce dernier ne pouvant être identifié, cède la place aux fantasmes. C'est là que vient se loger la stupeur (“ son esprit était contracté et torturé comme s'il dû raisonner en état de rêve ”). Le rêve reste le lieu de l'indéfinissable et c'est sur ce terrain mouvant que l'homme bandé établit sa supériorité.

### II.2. 2e mouvement : l'offensive.

Le narrateur réalise combien il est supérieur à l'inconnu dès l'instant où il mesure l'impact du bandage. Car il s'agit bien d'un impact, d'un heurt violent, à chaque seconde recommencé. L'autre, l'anonyme prend en pleine face l'étrangeté de celui qu'il aurait dû pouvoir reconnaître ; dans lequel il aurait dû pouvoir identifier un semblable. Mais comment identifier quelqu'un que l'on ne voit pas ou mieux que l'on voit trop. C'est ce "trop" qui rend l'homme masqué maître du jeu. Il sait combien son interlocuteur est pris dans les rets de son imagination. "J'étais heureux (...) qu'il pût se trouver plus gêné par mon pansement que par ce qui se trouvait dessous." Il y a bien une jubilation de la part du narrateur de ne pouvoir offrir à la vue une plastique. **Invisible, il est innommable**.


© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.

Et pourtant, cette impossibilité à nommer pourrait s'arrêter immédiatement, si le narrateur retirait son bandage et donnait à voir les sangsues écarlates couvrant son visage. Tant qu'il maintient la stupeur chez celui qu'il appellera bientôt son " adversaire ", il garde l'ascendant sur l'autre jusqu'à l'affrontement.

Jusqu'ici, il était par le bandage même, **agressant** ; **c'est-à-dire générant passivement le mal-être chez l'autre** (il lui faisait mal). Dès l'instant où " le changement se produi[t] (...) en [moi] ", à savoir cette prise de conscience de sa supériorité, il devient **agressif** ; **c'est-à-dire actif dans sa volonté de porter atteinte à l'autre** (il veut lui faire du mal). Le texte offre à ce sujet un champ lexical particulier, celui du vampirisme : " chauve-souris ", et surtout " crocs acérés vers le cou de mon adversaire ". L'anonyme n'est plus désormais qu'une altérité sans profondeur, qu'un assemblage de nerfs, de sang, de peau ; peau qu'il faut conquérir afin de prendre sa place dans un monde à la fois convoité et honni.

Le champ lexical du vampirisme mérite que l'on s'y attarde. Le vampire ne se contente pas de satisfaire ses appétits de chair humaine : se nourrir de la substance de l'autre est la condition impérative à sa survie. S'il ne commet pas cet acte dérivé d'anthropophagie, il meurt. Il lui faut donc sans cesse commettre le meurtre. Ceci est indissociable de sa condition : il n'existe pas sans l'autre. Or, tel est le cas ici. Le narrateur, s'il veut survivre socialement, doit prélever un épiderme supérieur : il ne peut donc exister que par l'autre. Tel un tragique Fantomas, un tragique Arsène Lupin, c'est dans la peau des autres qu'il trouve à se loger.

### II.3. 3e mouvement : une impossible intimité.

Dès lors que l'autre est devenu un " adversaire " (du latin *adversus*, contre), il n'y a évidemment plus d'intimité possible. Elle avait été envisagée pourtant : " j'avais tout d'abord penser à lui révéler (...) mon secret (...) " -mais peut-on parler d'intimité lorsqu'elle a pour but d'endormir les soupçons de l'autre ?- " à présent, je n'avais aucun besoin de le faire ", le pansement ayant hypnotisé l'anonyme, le narrateur le tient et le manipule désormais à sa guise.

Qu'est-ce que **l'intimité**? C'est un **échange de signes allant au-delà de l'interface des visages**. Ce sont des signes provenant de l'intérieur qui nous amène à prendre le merveilleux **risque de la nudité de soi**. S'il y a signes, néanmoins, il n'y a plus de codage, plus de conventions, et le **mouvement de "je" à l'autre est fluide, spontané**.

Dans le texte, au contraire, les protagonistes demeurent dans un rapport d'extériorité, de mise à distance. Celle-là même qui permet la rupture avec le prochain. Le pansement devient métaphore du rejet d'autrui. Comment introduire un climat d'intimité lorsqu'on ne se donne pas ? Pire, lorsque l'autre est à ce point vécu comme un adversaire, que les bandages deviennent "barbelés encerclant une position". L'autre, quel qu'il soit, devient l'ennemi. Celui qui ne me regarde plus, celui qui me regarde trop. Avec l'homme sans visage, les conventions ambulatoires, sur la marche en public, sont mises à mal. En effet, le sociologue E. Goffman, dans *Stigmates*, son ouvrage sur la différence, et en particulier sur le handicap, analyse le mode d'appréhension de l'autre lorsqu'on se promène sur la


© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.
Fichier généré pour Visiteur (), le 31/05/2021



chaussée. De loin, nous identifions l'autre, non pas comme un semblable, mais comme un obstacle à contourner afin d'éviter le contact corporel. Un simple écart, tellement familier qu'il devient réflexe, le quidam est évité et déjà, il rejoint son anonymat.

Avec l'homme au visage bandé au contraire, le temps de croisement dure une, deux secondes de trop. Et surtout, s'immisce le regard. Les yeux qui d'habitude voient sans voir, s'arrêtent et constatent.. Et puis vite, nous nous reprenons, le pas reprend son rythme, l'image de cet autre qui ne nous ressemble pas reste obstinément collée à la rétine.

Le narrateur conserve son bandage de façon à exclure l'autre ; et dans un même mouvement, il s'exclut des Autres. Le livre entier peut se lire comme un long monologue où la complaisance affleure sans cesse ; où le pronom personnel "je" revient de façon entêtante. En réalité, le masque, parce qu'il signifie une expérience hors du commun autorise un égocentrisme forcené jusqu'à la rupture avec le prochain arguant que ce dernier n'offre pas d'autre choix que la vie solitaire. Le masque est finalement caution d'une terrible mauvaise foi.

Plus largement, *La Face d'un Autre* de Abé Kôbô, dit combien il faut aimer, pour le moins considérer son prochain, pour vivre avec lui. Un centrage quasi exclusif sur soi mène non pas à l'oubli de l'autre -il faut vivre auprès d'un autre pour être égocentrique- mais à l'oubli de la différence du semblable en tant qu'il est le fruit d'une somme d'expériences qui lui sont propres et qui forgent ses croyances et par conséquent ses actes.

### II.4. 4e mouvement : et si le narrateur était lui aussi une victime ?

L'autre, l'anonyme exprime directement son désarroi dans son manque de jugement, " On ne peut pas acheter grand chose avec cette somme " ; il l'exprime aussi dans la vacuité de ses expressions, " son expression devint de plus en plus vague " et dans cette façon compulsive de fumer, " il fumait en tirant bouffée sur bouffée " comme s'il voulait élever un écran protecteur entre lui et l'homme au visage masqué. Et, en effet, on peut concevoir la nécessité de se protéger contre l'étranger qui propose un marché pour le moins surprenant : l'achat de son propre visage.

En filigrane, l'anonyme laisse transparaître un comportement plus complexe que celui relevant de l'auto-protection. A aucun moment, il ne prend la parole. Bien sûr, il est celui qui, une fois l'affaire conclue, va retourner à son anonymat et partant, celui dont on ne retient pas la parole. Mais il y a plus. Par son silence, l'étranger feint l'indifférence... sans pour autant y parvenir. Le narrateur n'a t-il pas décelé chez son interlocuteur, les signes de la stupeur, état dé-réel que crée un choc.

**Etre indifférent revient à être à ce point sûr de l'identité de l'autre en tant que prochain, qu'il devient inutile de le lui signifier**. Rien à voir avec le mépris, c'est au contraire une assurance qui ne peut être ébranlée.

Ici, l'indifférence est simulée : l'anonyme va à ce point se forcer à ignorer la différence de l'autre - différence qui ne peut pas ne peut pas se dire - que c'est le narrateur lui-même


© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.

qui induit un comportement de rejet chez son interlocuteur. De cette façon, l'homme au visage masqué est certain de susciter une réaction chez l'autre, même négative. Mais tout plutôt que ce silence l'obligeant à vivre en insulaire.

H. Arendt a cette phrase sublime " *La pitié est bavarde, la compassion est silencieuse* ". Or, la confrontation entre les deux protagonistes, est sans issue. Parler ? Mais que dire face au pansement ? On pressent que le visage de derrière les bandages hurle. Se taire ? Alors que l'on voudrait parler ; alors que l'on a vu. Dans de telles circonstances, parole et silence sont déplacés.

Ainsi, le narrateur devient victime à son tour. La sentence permanente a laquelle il est condamné est une indifférence feinte. Autrement dit, **à chaque fois qu'il croise l'autre, celui qui aurait dû être son prochain, il reçoit, en gifle, un cri silencieux**.

On comprendra mieux, sans pour autant cautionner, que le narrateur envisage un "*acting-out*" (ce terme qui signifie passage à l'acte est utilisé pour désigner les violences des psychopathes, ce que tend à devenir l'homme sans visage).

Au fil de cette analyse, l'accent a été mis sur l'attitude égocentrique du narrateur jusqu'au déni de l'autre  Néanmoins, l'égocentrisme, en tant que centrage permanent sur soi, devient peut-être inévitable lorsque l'autre cherche l'évitement. Dans le livre de Abé Kôbô, s'il est certain que le narrateur détient "grâce" au masque la possibilité de pousser son narcissisme jusqu'à la négation du prochain, les frontières entre les victimes et les bourreaux sont floues. Sans doute est-ce la conséquence d'une perception altérée de l'autre**. L'autre est** loin d'être une simple réplication d'un "je". Il est **celui qui me reconnaissant comme pair, m'intègre et valide mon existence sociale**. **Nous sommes l'un pour l'autre, le très proche, le très cher**. Dès lors que je romps avec cette conscience que l'autre est à la fois mon semblable, mon frère et celui vers lequel humblement je dois tendre, je prends le risque que le mal advienne**. Or, celui qui commet le mal, altère son prochain, parfois jusqu'à la mort, et partant son acte le réduit, le dessèche. Il se fige dans son rôle de bourreau et se voit condamner par lui-même à une impossibilité à grandir.**

## *III. Mises en perspective.*

La question du mal commis ou subi par l'autre renvoie à d'autres thèmes qui mériteraient d'être traités à part entière.
Ce thème de l'altérité altérée permet d'envisager aussi une réflexion à propos du handicap.

De l'anglais *hand in a cap*, "la main dans le chapeau" désignant comme un tirage au sort des destinées, ce terme dit bien son aspect aléatoire ; c'est d'ailleurs dans cette notion d'imprévu et d'imprévisible que réside sa brutalité. La face d'un autre traite du handicap d'apparence, la défiguration ; mais il en va de même pour les autres types de handicaps dès lors qu'ils se voient. Ceci, une fois encore est fondamental : voir, c'est identifier, au sens de rendre identique à soi ou non. Or, le handicap, par définition, m'amène à identifier


© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.
Fichier généré pour Visiteur (), le 31/05/2021



l'autre comme ne correspondant pas aux critères qui me font m'assimiler à lui sans m'y confondre. Et pour cause : l'autre est touché dans sa chair ( la lésion peut être également mentale). L'autre n'est pas seulement différent de moi corporellement; il est limité dans ses compétences. La limite est d'ordre qualitative. Elle peut être parfois d'ordre quantitative (l'autre est trop ou pas assez quelque chose).

De même qu'auprès de l'homme portant un bandage, j'opte bien souvent pour l'indifférence feinte avec la personne ayant un handicap. Les réactions seront diverses. Certains comme l'homme sans visage, susciteront l'agression afin **de recevoir le signe, même négatif, de leur appartenance au monde**. D'autres chercheront des semblables uniquement à leur ressemblance au risque de se scléroser socialement. D'autres, tout en se considérant avec une limite, s'envisageront comme faisant partie intégrante de la diversité du monde. D'autres (la liste n'est malheureusement pas exhaustive) demeureront prostrés dans la conviction qu'ils sont stigmatisés, c'est-à-dire porteurs, non pas d'une grâce, mais d'un acte néfaste commis par eux ou par l'un de leurs parents et qui les condamnent à être châtier. Ces derniers méritent une réflexion à part.

Notre société occidentale, dans son rapport au *soma* (corps), s'est construite sur le présupposé de l'identité entre l'âme et le visage et par extension, le corps tout entier. Ainsi, une belle âme est forcément contenue dans un corps harmonieux. A l'inverse, un corps abîmé est le révélateur d'une âme torve, mauvaise. Par la suite, la phrénologie (étude des comportements à partir des os du crâne ) et la physiognomonie (voir supra) iront dans le sens de cette congruence corps-esprit. Et bien sûr, fruit de l'imagination collective, les contes de fées, seront pour une bonne part construits à partir de cette correspondance supposée. Citons l'exemple flagrant du conte *La Belle et la Bête* de Mme Leprince de Beaumont et Mme d'Aulnoy. A la fin de l'histoire, alors que la Bête agonise, la Belle l'embrasse. Apparaît un superbe jeune homme qui remercie la Belle de l'avoir délivré de son enchantement. Pourquoi l'auteur a-t-elle transformé son personnage initial ? Certes, il était inquiétant mais au fil du récit la Belle avait appris à le connaître mieux, à le voir au-delà des apparences. Certainement fallait-il là encore que corps et âme soient ressemblants...

Notre société est empreinte de ce fantasme : à beau corps, belle âme. Cela serait tellement simple, tellement repérable. Et pourtant, c'est cette complexité même, ce brouillage des indices qui fait la nécessité de considérer l'autre. Irréductiblement différent à moi-même, il contient ses propres richesses que j'ignore. Si je prends la peine de reconnaître l'autre, je me donne alors une chance d'entrevoir sa vulnérabilité, sans y porter atteinte surtout, parce que c'est sa vulnérabilité même, soit sa condition d'homme, qui fait sa beauté et sa grandeur.

S. Le Diraison et D. Jousset


© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.